AD GLADIUM

De Hallaj à Hamadache ou la désublimation du divin

Par Sarah Haidar

Comment mener une guerre contre Dieu ? Depuis l'éclosion des religions, les athées du monde entier ont voulu détruire l'idée d'un créateur omnipotent et maître de nos vies, placer l'Homme au-dessus de l'illusion divine et éradiquer l'aliénation religieuse. Bien entendu, ils ont échoué, mais ils ont laissé quand même quelques pistes pour un monde possible qui pourrait, dans quelques siècles, trouver du sens à son existence en dehors d'un avenir métaphysique. Quand Bakounine dit : «Et même si Dieu existait, il faudrait s'en débarrasser !» C'était une jolie déclaration de guerre d'un anarchiste conscient que ce n'est pas tant l'entité mystique abstraite qui abrutit les hommes, mais ce qu'elle induit en renoncement à toute tentative d'émancipation, qu'elle soit politique ou intellectuelle. Même quand El Hallaj clamait que Dieu s'était fondu en lui dans une espèce de fusion quasi érotique, il voulait simplement que ses contemporains apprennent à dissocier le dogme de la spiritualité et ainsi se libérer des intermédiaires qu'étaient les gouvernants de l'époque. Plus tard, quand El Ghazali fustigeait Averroès et les philosophes sous prétexte que le raisonnement menait inévitablement à l'athéisme, il avouait sans le vouloir que pour rester aveuglément croyant, il fallait être bête comme ses pieds !

Vu à travers l'Histoire de l'islam, le débat autour de la divinité a toujours été passionnant, parfois sanguinaire, mais souvent d'une hauteur intellectuelle enviable, qu'il s'agisse de l'époque omeyyade, abbasside ou andalouse. On sait par exemple qu'un Abou Nouas, poète épicurien, bisexuel et porté sur la bouteille, n'a jamais passé plus de quelques jours en prison. On sait aussi que les Frères de la Pureté (Ikhwan a-Safaâ) n'ont jamais été inquiétés par la théocratie lors même qu'ils osaient des débats blasphématoires. Sur les différentes époques, on aura donc remarqué que ce qu'on appelle «l'Age d'or de la civilisation islamique» doit aussi son rayonnement à la liberté de ton arrachée par les intellectuels et philosophes, à l'audace (impensable aujourd'hui) des questions abordées dans les débats publics et à l'apport considérable d'une certaine élite laïque, si ce n'est areligieuse.

A la lumière de ces repères historiques, j'ose deviner que Hamadache, Chamseddine et leurs semblables fantasment sur ces époques lumineuses, pleurent encore la chute de Grenade et rêvent de reconquérir «Le paradis perdu» qu'était l'Andalousie. J'ose aussi croire que malgré leur manque flagrant de culture religieuse et leur populisme obscurantiste, ils gardent une certaine foi en Dieu au-delà du costume grotesque qu'ils Lui ont fabriqué... Y a-t-il donc quelqu'un pour leur dire que c'est manquer de respect envers Lui que d'affirmer qu'un simple ministre du Commerce a les capacités de «mener une guerre contre Dieu» du simple fait qu'il ait supprimé une ridicule autorisation à la vente d'alcool ?!

S. H.

djoum@hotmail.com

lesoirculture@lesoirdalgerie.com

En librairie

L'ALLUMEUR DE RÊVES BERBÈRES DE MOHAMED FELLAG

La vie devient toujours un spectacle imprévu

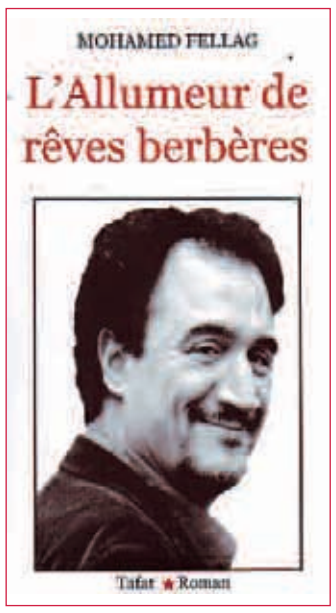
Mohamed Fellag a le gros avantage de n'être pas seulement un humoriste, mais un bon «mécanicien» : de l'art à plusieurs combinaisons (casquettes) : tout à la fois comédien et homme de théâtre, acteur de cinéma, romancier et nouvelliste.

L'allumeur de rêves berbères s'intègre comme une pièce bien huilée dans cette somme d'expériences. Comme pour rappeler qu'en littérature ne devient pas maître-allumeur qui veut ! En l'occurrence, le lecteur aura bien du plaisir à se laisser «transporter» par ce roman publié en 2007 (éditions Lattès, France), aujourd'hui disponible en librairie grâce à Tafat Editions. C'est le deuxième ouvrage du genre et qui précède *Le Mécano du vendredi* (le dernier roman, paru en 2010), sans compter les trois recueils de nouvelles. L'univers littéraire de Mohamed Fellag a la particularité d'attirer d'abord l'œil du lecteur par le choix d'un titre accrocheur, incitatif et construit par détournement de sens et même par détournement phonétique. *L'Allumeur de rêves berbères* illustre, on ne peut mieux, le clin d'œil complice invitant le lecteur à la représentation d'une pièce. «Le monde est un spectacle à regarder et non un problème à résoudre», disait Jules de Gaultier. Et tout de suite l'image métaphorique se met à titiller l'imagination, déclenchant le turbomoteur dès l'entame du récit.

«En Algérie, tout le monde est mécanicien. Vieilles voitures, routes défectueuses et pénuries obligent, chacun se débrouille pour adapter, inventer, fabriquer, bidouiller des pièces de rechange ou démonter et remonter un moteur en vue d'un lifting général. Soupapes ! Pas la batterie ! La bielle... le piston... Ces mots me reviennent alors que j'ouvre à peine les yeux. Soupapes... Batterie...

J'ai dû rêver à un atelier de mécanique auto», soliloque le narrateur. C'est par cette rhétorique inspirée de la dynamique et de la cinématique automobiles que le personnage principal marque son entrée en scène. Comme au lever de rideau d'une pièce de théâtre, le cadre devient vite familier. Le lien visible du décor avec l'histoire se forme au rythme de ce monologue intérieur à la première personne. Fellag utilise la méthode dramatique et construit son histoire en se basant sur les associations d'idées, alternant passages descriptifs, dialogues, ambiance, ton et scènes vivantes, immédiates ! Par cette technique d'écriture, les transitions de l'une à l'autre des images (qui se succèdent au fil des méditations du narrateur) sont subtilement opérées.

Le personnage point de vue (le narrateur) rapporte tout ce qu'il voit, entend, pense, ressent. Avant même le prochain épisode du roman, le lecteur en sait déjà beaucoup sur le cadre et sur un bon nombre d'acteurs pris sur le vif. Il voit l'action se dérouler devant ses yeux, dès les premières pages. La vie en mouvement. Mais la vie n'est-elle pas un théâtre ?



Alger, début des années 1990. Dans une cité populaire de la périphérie vit Zakaria, 50 ans, célèbre journaliste et écrivain. L'ancien thuriféraire du pouvoir en place a viré sa cuti depuis les événements d'octobre 1988. Il a changé son fusil d'épaule et se retrouve assis entre deux chaises. Le narrateur est condamné à la solitude dans son appartement. Sa femme est morte et ses deux enfants sont partis vivre sous des cieux plus cléments. Des nuages noirs commencent à s'amonceler à l'horizon, annonciateurs de périls imminents. Zakaria se cloître chez lui le jour, suite à des menaces de mort. Il ne sort qu'à la nuit au volant de sa Zastava témoin de son prestige passé, pour s'oublier dans l'alcool. «Bien plus tard, j'ai réalisé que les menaces avaient cessé presque en même temps que l'envoi de la lettre de mise à la retraite anticipée», s'avoue-t-il pourtant, dans un moment de lucidité.

A l'entrée de la décennie noire, tout indique, dans ces premières pages du roman, que Salim Zakaria vit une expérience émotionnelle intense. Sa motivation principale ? Le désir de vivre, tout simplement. Il se sent enfin libre : « Libre de vivre librement ma vie de rat menacé de mort. Libre de boire du vin et de manger des œufs en pleurant ma femme et mes enfants avec comme seul viatique l'attente d'une mort violente, je ne sais quand je ne sais où. Libre enfin de voir le temps passer au compte-gouttes.» La liberté du poète transgressant les règles. C'est cette émotion de base qui va dérouler le fil de l'histoire, c'est sur elle et autour d'elle que s'articule l'architecture narrative de *L'Allumeur de rêves berbères*. L'atmosphère, le ton et le décor de l'œuvre — un mélange de rêve et de réalité — puisent naturellement dans la palette de l'onirisme surréaliste pour que le lecteur partage mieux une telle expérience émotionnelle. L'absurde, l'humour et les fins traits d'ironie (dans lesquels Fellag est passé maître) mettent en relief l'extraordinaire beauté de la fragilité humaine.Dès lors que le narrateur motive son action, il devient actif et s'occupe beaucoup plus d'autre chose que de soi-même. «Depuis, j'ai appris à vivre seul et à regarder vivre mes voisins. J'ai commencé à dire bonjour, à écouter, à observer, à me sentir concerné par les problèmes concrets de la cité. Je devenais, pour la première fois de ma vie, un citoyen. Un citoyen d'une toute petite république», poursuit-il son monologue.

La toute petite république de citoyens libres (une sorte de système phalanstérien ou **fouriériste** revisité par Fellag) est un organisme vivant, une ruche où cohabitent des gens ordinaires. Le petit peuple de la cité.

Des personnages complexes, intéressants car chacun est unique et le héros de son propre drame. Ils sont hauts en couleur parce que décrits de manière très vivante et avec beaucoup de tendresse par le narrateur. Par exemple «Hakim sur son fauteuil roulant, un ''handicapé moteur à combustion'', comme il aime à se définir lui-même». Il y a aussi Nasser, un «technicien du gaz, efficace et honnête, si touchant et fragile, loin des tourments du débat intellectuel et des affres de la culpabilisation».

Nasser vit avec sa vieille mère et entretient une relation avec Malika, la dame galante du rez-de-chaussée.

Malgré son «métier» et son statut de femme libre, Malika est respectée, car généreuse, serviable et très communicative. Autre locataire au grand cœur, la vieille Rosa, une Juive qui n'a jamais quitté l'Algérie.

Et puis, il y a Mokrane, le truculent patron du bar «La méduse bleue». Mokrane, «fameux baroudeur pendant la bataille d'Alger» et cinéphile enragé, avait mis la main sur cet établissement de la côte ouest d'Alger à l'indépendance. «En 1962, quand il vit la folie des officiers et des militants de la vingt-cinquième heure qui s'emparaient des biens abandonnés, il partit avec trois copains armés jusqu'aux dents et prit possession de la Méduse bleue», devenue depuis «Chez Mokrane». Quant à Aziz, bricoleur hors pair et inventeur génial, il fait figure d'un «excentrique tout droit sorti d'un film de Harold Lloyd». Le roi de la mécanique, ça ne peut être que lui. Aziz l'artiste dans sa façon d'être et de penser, le prince de l'imagination créative. Forcément, *L'Allumeur de rêves berbères* c'est du Aziz... Le lecteur averti aura vite saisi le clin d'œil au délicieux livre d'Antoine de Saint-Exupéry, *Le Petit Prince*. Il se souvient alors de la toute petite planète où il y avait «juste assez de place pour loger un réverbère et un allumeur de réverbères». Et ce passage où le petit prince se disait en lui-même : «Peut-être bien que cet homme est absurde. Cependant il est moins absurde que le roi, que le vaniteux, que le businessman et que le buveur. Au moins son travail a-t-il un sens. Quand il allume son réverbère, c'est comme s'il faisait naître une étoile de plus, ou une fleur.» Exactement comme Aziz et Malika qui, lorsqu'ils se rencontrent, fécondent le beau et le vrai. La fusion de deux êtres libres et sans artifices fouette l'imagination du narrateur.

L'effet miroir est fulgurant : Zakaria sent enfin la vie palpiter en son corps. Le désir l'étreint, il est un homme de chair et de sang. Aussi vivant que le précieux liquide (l'eau, source de vie) qui régule le quotidien des habitants du quartier. L'eau étant rationnée, «cette seconde vie, nocturne, remet les compteurs des cœurs à zéro et nettoie les cerveaux des tourments et pressions de la veille. En dispensant sa sève bienfaitrice, la plomberie redonne aux pauvres créatures laminées par la désespérance le goût de croire de nouveau aux choses. Subitement, des actions aussi banales que rire, boire un café, fumer une cigarette, aimer, raconter une histoire, redeviennent des gestes fondamentaux, des rites magiques participant à la reconstruction de l'espoir et au ressourcement des désirs». L'eau, comme sortie de prison (les conditions de sa «libération» sont régulièrement détaillées par les communiqués laconiques du ministère de l'Hydraulique, insérés en guise de têtes de chapitre).

La vie dans cette «tour de Babel sociale» (la cité) est également rythmée par les assemblées autour de la «Démo» avec, à l'ordre du jour, la gestion de l'antenne parabolique collective. La vie et la débrouille... Ainsi se croisent et s'entrecroisent les destins de ces protagonistes profondément humains, le narrateur s'amusant à jongler avec les registres et les genres au risque de dérouter le lecteur. Mais le mélange de réalisme et de fantastique, la succession de scènes à la fois absurdes et loufoques, la fantasmagorie confondue avec la réalité sombre ne sont-ils pas, en fait, la forme toute romanesque d'un nouveau spectacle où l'imprévu est placé en tête d'affiche ? Du grand Fellag ; c'est-à-dire de l'humour, de l'outrance, de la jubilation, de la poésie, de l'amour et de la tendresse pour un peuple riche de son histoire et resté digne.

Hocine Tamou

Mohamed Fellag, *L'Allumeur de rêves berbères*, roman, Tafat Editions, Algérie 2014, 230 pages, 500 DA.

Actucult

LIBRAIRIE KALIMAT (LES MOTS) (27, AVENUE VICTOR-HUGO, ALGER)
Samedi 18 avril à 14h30 : Lyes Benyoub signera son livre *L'Eslavage en Algérie*, paru aux éditions Tafat.

INSTITUT FRANÇAIS D'ALGER (ALGER-CENTRE)
Samedi 18 avril à 16h30 : «Rencontre avec Bernard Guetta». Guetta est chroniqueur de politique internationale à France Inter. «Ses analyses des changements du monde» sont écoutées chaque matin par 1 800 000 auditeurs. Ce qui fait de lui l'éditorialiste le plus écouté de France. Entrée libre.

SALLE EL-MOUGGAR (ALGER- CENTRE)
Jusqu'au 17 avril : Projection du film *L'Héroïne*, de Chérif Aggoun, à raison de 4 séances : 14h, 17h, 18h et 20h.
Vendredi 17 avril à 10h : A l'occasion de Yaoum El Ilm, représentation théâtrale, intitulée *Rions et apprenons* de l'association culturelle les Bougies (Naâma), de Kabiz Kada. Durée : 60 minutes ; âge : de 6 à 12 ans.

GALERIE ASSELAH (RUE ASSELAH-HOCINE, ALGER-CENTRE)
Jusqu'au 16 avril : Exposition de peinture par l'artiste Amel Benghezala.

SALLE ATLAS (BAB-EL-OUED, ALGER)
Vendredi 17 avril à 15h : A l' occasion de Yaoum El Ilm, représentation théâtrale, intitulée *Rions et apprenons* de l'association culturelle les Bougies (Naâma) de Kabiz Kada. Durée : 60 minutes ; âge : de 6 à 12 ans.

COMPLEXE CULTUREL ABDELOUAHEB-SALIM (CHENOUA, TIPASA)
Jusqu'au 17 avril : Exposition de caricatures de Nasser Eddine Razali (Médéa).
Vendredi 17 avril à 15h : A l'occasion de Yaoum El Ilem, représentation théâtrale, intitulée *La Leçon*, de la coopérative Masrah El Noudjoum d'Oran. Durée : 55 minutes ; âge : de 6 à 12 ans.
Représentation théâtrale, intitulée *Nour El Ilm* de Bareem Tipasa. Durée : 20 minutes.

BIBLIOTHÈQUE MULTIMÉDIA DIDOUCHE (38,RUE DIDOUCHE-MOURAD, ALGER) :
Mercredi 15 avril à 14h30 : Dans le cadre des mercredi du verbe, rencontre littéraire avec Youcef Messaoudène, autour de son livre réalisé avec le physicien François Vannuci et intitulé : *Physique et métaphysique, science et foi*.

CAFÉ LITTÉRAIRE DE BEJAÏA
Samedi 18 avril à 14h : Le professeur Kamel Bouamara et le doctorant Nacer Mehdi animeront conjointement un café littéraire au Théâtre régional de Béjaïa, autour des thèmes : «Production littéraire et scientifique d'expression amazighe» et «Enseignement électronique de tamazight».

SALLE IBN-KHALDOUN (ALGER- CENTRE)
Vendredi 17 avril à 17h : Spectacle «Algérie, ma liberté» du Ballet national.
Jusqu'au 19 avril : Film *Les portes du soleil : Algérie pour toujours* de Jean-Marc Minèo (Algérie, 2015). Avec Zakaria Ramdane, Smaïne Faïrouze, Lorie Pester, Christophe Quarteron, Ahmed Benaïssa, Mike Tyson, Sonia Kouninef et Abdelkader Djeriou. Prix du billet : 300 DA. 4 séances par jour (1re séance à 13h, dernière à 19h). Interdit aux enfants moins de 12 ans.

GALERIE D'ART DAR-EL-KENZ (LOT BOUCAHOUI 2 N° 325, CHÉRAGA, ALGER)
Jusqu'au 18 avril : Exposition collective «Explosion d'aquarelle», animée par 14 artistes dont Moussa Bourdine, Catherine Rossi, Zohra Sellal et Rachid Talbi. La galerie est fermée le vendredi et le samedi.

CENTRE COMMERCIAL ET DE LOISIRS DE BAB-EZZOUAR (ALGER)
Mois du livre (avril) : Rencontres littéraires.
Vendredi 17 et samedi 18 avril :
Auteure : Chérifa Belabbas-Nabi Bencharif. Ouvrage : *Kdidèche et autre contes*. Auteur : Youcef Merahi ouvrages : *Tahar Djaout, Premiers pas journalistiques* ; *Et l'ombre assassine la lumière* ; *Oran échelle 31.*
Vendredi 17 et samedi 18 avril 2015 :
Auteur : Tarik Djerroud. Ouvrages : *Un cœur à prendre ; Le sang de mars ; Hold-Up à La Casbah.* Auteure : Yamina Zoubida Tazerout Ouvrage : *Gouttes de rosée.*
Chaque vendredi et samedi du mois d'avril : Animation pour les enfants en partenariat avec le site internet Quizzito (www.quizzito.com). Ce site innovant a pour objectif d'encourager les enfants à la lecture grâce à des quizz en ligne. Ce nouvel outil pédagogique offre de nombreuses possibilités. Horaires : vendredi de 15h à 19h, samedi de 11h à 18h.

INSTITUT CULTUREL ITALIEN D'ALGER (4, BIS RUE YAHIA-MAZOUNI, EL-BIAR, ALGER)
Jusqu'au 25 avril : Exposition de costumes italiens du XVe au XIXe siècles, par l'atelier Il Costumes de Rome.

AÏDA GALLERY (VILLA 132, HAÏ EL-BINA, DÉLY-IBRAHIM, ALGER)
Jusqu'au 25 avril : Exposition de peinture de l'artiste Youcef Hafid. Galerie ouverte tous les jours, sauf les jours fériés, de 14h à 18h30.

VILLA ABDELTIF (EL-HAMMA, ALGER)
Jusqu'au 18 avril : Exposition de peinture «Offrande au pays du Cèdre» de l'artiste Djahida Houadef.

GALERIE D'ART SIRIUS (139, BD KRIM-BELKACEM, TÉLEMLY, ALGER)
Chaque jour : Exposition collective de peinture par les artistes Valentina Ghanem, Rachid Djemai et Rachid Nacib.

SALLE ESSAÂDA (EX-LE COLISÉE) D'ORAN
Jusqu'au 19 avril : Film *Les portes du soleil : Algérie pour toujours* de Jean-Marc Minèo (Algérie, 2015). Avec Zakaria Ramdane, Smaïne Faïrouze, Lorie Pester, Christophe Quarteron, Ahmed Benaïssa, Mike Tyson, Sonia Kouninef et Abdelkader Djeriou.

ESPACE DE LOISIRS ET DE DÉTENTE POUR ENFANTS KIDZLAND (CHÉRAGA, ALGER)
Chaque jour : Spectacles d'attractions pour les enfants de 3 à 12 ans.